

Leica
FOTOGRAFIE
INTERNATIONAL

1-93f



DIETER BLUM ET LES TRIBULATIONS DES SOLISTES

L'image en soi est le résultat de nombreux cheminement. J'ai accompagné des chasseurs qui se servent de leur appareil comme d'un bazooka muni d'un silencieux, qui poursuivent leurs victimes comme dans une chasse à l'homme et qui violent des visages encore vierges de l'effroi qui s'est soudainement emparé d'eux. J'ai suivi des génies qui, tout en baguenaudant, voient une image que personne d'autre n'aurait soupçonnée, qui mettent leur appareil en visée avec une nonchalance caractérisée, tout comme s'ils portaient à leur nez un mouchoir pour en apaiser les picotements. Des photographes, j'en connais des durs à la tâche et à la souffrance, des bosseurs infatigables qui, pour s'être esquivés à trimballer de pesants équipements, boîtiers, moteurs, téléobjectifs, flashes et tripodes, portent, par colonne vertébrale interposée, les séquelles de ces épreuves dès leurs jeunes années. Chargés comme des mules, ils s'essouffent après leurs sujets, le Nikon leur pendouillant sur le ventre comme une clochette au cou d'une vache. Je connais des artisans peaufinant patiemment leurs images, des photographes se liant d'amitié avec leurs sujets, ne braquant leur objectif qu'à la quatrième ou cinquième visite, des charmeurs capables de subtiliser pendant un cent-vingt-cinquième de seconde un sourire sur des visages qui, encore un clin d'œil auparavant, fixaient d'un regard craintif et réprobateur cet étranger bardé d'appareils noirs. Et je connais Dieter Blum.

En toute objectivité, parmi tous les photographes de ma connaissance, il a quelque chose de particulier. Subjectivement parlant, je n'ai jamais encore rencontré de photographe aussi impertinent, aussi audacieux. Dieter Blum est un phénomène, unique en son genre parmi les professionnels : il gère son sujet, le dirige, menant à la baguette magique la personne qu'il photographie. Il suffit de voir son aplomb : le pas ferme, la poignée de main franche, la voix assurée, cet homme ne laisse pas planer le moindre malentendu. Tous ceux qui l'ont rencontré, ne serait-ce qu'une seule fois, savent que le plus simple est de suivre sans broncher des instructions brèves et précises, mais données sur un ton amical. Tels qu'ils avaient été convoqués au foyer de l'hôtel « Okura » de Tokyo, à 16h 10 tapantes s'il vous plaît, aussi ponctuellement ils se sont présentés, les dix musiciens de l'orchestre philharmonique de Berlin, la soliste Anne-Sophie Mutter et un assistant décontenancé, votre serviteur. Dieter Blum consulta un papier sur lequel il avait noté les noms de musiciens mondialement réputés pour leurs qualités de soliste, et bien entendu de musicien. Après avoir subi le matin même les affres d'une éprouvante répétition de la « Symphonie des Alpes » de Richard Strauss et avant le trac précédant une soirée

Beethoven, ces personnalités auraient bien eu droit à une sieste ou à quelques heures pour retrouver leurs esprits. Au lieu de cela, il leur fallut répondre « Présent » à l'appel du photographe. « Vous allez dans la pièce 528, ouvrez les rideaux et jouez un petit air jusqu'à 16h 30 précises », leur enjoignit Dieter Blum. Les musiciens se hâtèrent de regagner les chambres d'hôtel qui leur avaient été réservées.

Dieter Blum sortit de l'hôtel et se rendit dans le bâtiment opposé pour prendre en extérieur une photo de l'enfilade de fenêtres à l'abri desquelles se découpait, dans l'obscurité tombante, la silhouette des musiciens s'exerçant dans leurs chambres respectives. Une mise en scène peut-être, mais une mise en scène de la réalité. En effet, en déambulant ces jours-là dans les vestibules de l'hôtel « Okura », on pouvait entendre, derrière des portes fermées, comment étaient mises en forme la quatrième symphonie de Brahms, « décomposés » la « Symphonie des Alpes » et le « Boléro ». Blum voulait transmettre à l'œil ce qui était perceptible à l'oreille de tous. J'ai eu la chance de me trouver dans la chambre d'Anne-Sophie Mutter, âgée de 19 ans, seul avec elle. À parler vrai, elle se tenait près de la fenêtre et s'échauffait sur son Stradivari, dont on dit qu'il serait l'un des cinq meilleurs violons du monde. Elle jouait des phrases, des figures et des fugues transformant une chambre d'hôtel normée et anti-sismique en vaste salle, en nef puis en hémisphère cosmique scintillant d'étoiles, la transfigurant comme peuvent le faire les virtuoses de génie aux accents de Jean-Sébastien Bach. Dans l'intervalle, je me tenais recroquevillé derrière un rideau, à l'abri des regards venant de la pièce où Dieter Blum avait installé son appareil photo, mon vœu le plus cher étant qu'il veuille bien différer son appel téléphonique. Le téléphone retentit. La voix dans le combiné était à J.S. Bach ce qu'une sirène d'ambulance est au chant d'une cigale : « Écoute, dans la 812, Karl Leister est trop près de la fenêtre. On ne voit que sa silhouette. Dis-lui qu'il se place sous la lampe, et que ça saute. »

Clac ! Fini. Je m'excusai auprès d'Anne-Sophie Mutter qui (pour ne pas déranger la conversation téléphonique !) s'était arrêtée de jouer et rejoignit l'ascenseur en toute hâte. Comme c'est inmanquablement le cas dans de telles situations, l'ascenseur descendit jusqu'au rez-de-chaussée. Arrivés en bas, nous fûmes accueillis par une noble fille du pays, vêtue d'un costume traditionnel et toute souriante, qui nous salua d'un mécanique « Bonjour, vous êtes au rez-de-chaussée ! ». Ce poste au demeurant très brigué est l'apanage de jeunes femmes de bonne famille, de dames qui en aucune circonstance ne se défont de leur assurance face

Suite à la page 21

MAITRE DU LEICA

DIETER BLUM LA MUSIQUE VECUE



Les philharmonistes de Berlin à l'hôtel « Okura » de Tokyo.
(Se référer au texte s'y rapportant, page de gauche.)

Depuis son reportage consacré à l'orchestre philharmonique de Berlin, il y a dix ans, le leicaïste Dieter Blum passe pour avoir le don de l'observation de musiciens. Il n'est donc pas surprenant que la Sté. Daimler-Benz AG de Stuttgart ait fait appel aux services de ce photographe d'Esslingen, localité toute proche, pour documenter toute une série d'événements musicaux de première importance, dans le cadre du programme « Daimler-Benz roule pour la musique ». Plus précisément, il s'agissait d'une « documentation de l'atmosphère et de l'ambiance ». Pendant deux ans, Dieter Blum est allé de concert en concert, il a assisté au festival Anne-Sophie Mutter, il a photographié le « Bundesjugend-Orchester », l'ensemble philharmonique de Berlin ou encore le ballet de Stuttgart, pour n'en nommer que quelques-uns. Il était présent aux répétitions, faisant des photos avant et après les concerts. Son objectif était de « rendre la musique tangible en images, de la faire vibrer ». Nous noterons au passage que les résultats de son travail de longue haleine avec des solistes et des musiciens d'orchestre ont été exposés à la Photokina 1992, avant d'entamer un itinéraire à travers l'Allemagne. En 1993, les publics de Paris et de Genève pourront eux aussi les voir.



Anne-Sophie Mutter compte parmi les artistes qui prennent très à cœur leur rôle de mentor pour les musiciens en herbe. À titre d'illustration, elle s'est produite en 1990 dans le cadre d'une série de concerts dont la recette est allée à une fondation d'aide à de jeunes solistes.

à un Européen les considérant d'un air surpris assorti d'un « merde ! ».

L'ascenseur s'arrête au premier étage, au deuxième, au quatrième, au cinquième, au septième et au huitième. Pour repérer la chambre 812, il suffit de guider ses pas sur le rythme d'une clarinette. Personne d'autre ne joue de la clarinette comme Karl Leister, sur ce ton chaleureux et grave qui fonde sa renommée mondiale. Karl Leister jouait du Mozart, le concerto pour clarinette en la majeur, KV 622. Malheureusement, je ne connais pas

d'autre musique qui me touche aussi profondément, qui me fait retenir mon souffle et qui me transporte dans des sphères qui n'ont qu'une très lointaine parenté avec le couloir d'un hôtel japonais.

Je n'ai jamais pardonné à Dieter Blum ces secondes de mon existence qui m'ont obligé à frapper à la porte de Karl Leister pour qu'il fasse taire son instrument. Il continuait de jouer. Je frappai une fois encore.

Il jouait (Mon Dieu, avec quel talent !)
J'insistai. Plus fort encore.



Impression du festival de Ludwigsburg dans le cadre duquel sont présentés tant des concerts classiques que des spectacles de facture plus moderne. Double page suivante : « Grundton D » (Tonalité en ré majeur), tel est l'intitulé d'une série de concerts qui a permis à de jeunes solistes, compositeurs et à des ensembles de l'ex-RDA de se produire dans l'Ouest de l'Allemagne.

Et lui de jouer, sans se laisser déranger. Soliste rompu au bas monde, il ne s'étonnait plus que la magie d'une telle musique pût laisser de marbre un ignorant névrosé, un quelconque béotien du style de coex qui, par centaines, descendent dans les hôtels internationaux. En quelque endroit du monde, il se trouvera toujours un imbécile préférant sa tranquillité à un concert gratuit de Karl Leister.
Je hurlai : « Monsieur Leister ! Arrêtez-vous !!! »

Le courant passa. La musique se tut. Karl Leister ouvrit la porte. Il n'y a pas le feu ! Je dois me rapprocher de la lampe ? Vous n'avez qu'à le dire. La porte se referma. Avec la même tendresse, la même poésie, Karl Leister reprit là où il s'était arrêté. Parfois, les musiciens peuvent cruellement manquer de sensibilité.

Emanuel Eckardt

*Extrait de :
Dieter Blum, Auslöser, Ed. Econ, Düsseldorf 1986.*